

L'HOMME PRIMITIF

Primitif

PAR

LOUIS FICQUEL

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE 40 SCÈNES DE LA VIE DE L'HOMME PRIMITIF

toi-même !

DESSINÉES PAR ÉMILIE A. KRUMHOLTZ

ET DE 256 FIGURES REPRÉSENTANT LES OBJETS USUELS

DES PREMIERS AGES DE L'HUMANITÉ

UNE IDÉE REÇUE ET PERSISTANTE VEUT QUE L'HOMME DESCENDE DU SINGE ET LES SOCIÉTÉS "MODERNES" DES SOCIÉTÉS "TRADITIONNELLES" OU "PREMIÈRES". MAIS RIEN NE JUSTIFIE L'IDÉE REÇUE QU'UNE ENTITÉ BIOLOGIQUE OU CULTURELLE NE CONNAISSE DE STASE ÉVOLUTIVE, OU QU'ELLE SOIT UN ÉQUIVALENT ACTUEL DES ANCÊTRES D'UNE AUTRE !

Marc-André Selosse
Muséum national d'histoire naturelle
&
Georges Augustins
Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

On dit souvent que l'homme descend du singe, ou que nous descendons des poissons : pourtant, ces groupes sont actuels. Seraient-ils restés primitifs, identiques à l'ancêtre que nous partageons avec eux ? Une telle vision est souvent implicite en biologie, dans le qualificatif "primitif" ou "inférieur" dont on affuble abusivement certains groupes... jusque dans les noms eux-mêmes :

les protozoaires sont vus comme les ancêtres des animaux, les bactéries procaryotes, comme ceux des eucaryotes, ces organismes dont l'information génétique est contenue dans un noyau ; *Prochloron*, une bactérie photosynthétique, serait l'ancêtre des chloroplastes, les bactéries intracellulaires effectuant la photosynthèse dans les cellules végétales... En effet, *pro* signifie avant et *proto*, premier. Personne, pourtant, ne prend son frère pour son père : les ancêtres communs appartiennent au passé (sur les conséquences souvent désastreuses d'une telle vision sur le devenir de ces sociétés, voir le dossier en ligne de l'IRD : *Les derniers peuples chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales*).

Bien sûr, on peut imaginer que ces organismes actuels présentent les caractères des ancêtres dont dérivent, respectivement, les hommes, les animaux, les eucaryotes, ou les

chloroplastes. Cette idée provient de “l'échelle des êtres”, une vision du monde datant de l'époque classique qui classait les organismes sur une échelle allant vers la perfection et la complexité et se terminait par l'homme, les anges, puis Dieu. Avec la théorie de l'évolution, l'échelle fut transposée en une autre vision, tout aussi extérieure à la science contemporaine, où le bas de l'échelle est primitif, inchangé depuis l'ancêtre, tandis que les échelons du haut, maintenant privés de créatures bibliques, sont apparus successivement en accumulant des innovations successives. Il n'en est rien, en fait, car il n'est d'espèce qui n'évolue!

En anthropologie, une idée fautive a longtemps prévalu, selon laquelle certaines sociétés constitueraient des témoins vivants de notre propre passé : une telle vision transparait dans le nom même du “musée des Arts Premiers”. Or, il n'en est rien : elles ont évolué, elles aussi, en s'adaptant à leur environnement naturel et humain. Cette idée fautive est due à Lewis Morgan, le précurseur de l'anthropologie qui, à la fin du XIX^e siècle, a pourtant apporté une contribution décisive à sa discipline en montrant que la parenté constituait le socle de toute organisation sociale. Mais il s'est complètement fourvoyé en élaborant une théorie selon laquelle l'évolution humaine progressait en associant trois domaines qui sont les formes de mariage, les types de gouvernement et les techniques, cette évolution conduisant de surcroît jusqu'à nos sociétés occidentales. On a pu montrer, par la suite, qu'il n'y a en réalité aucun lien nécessaire entre ces trois domaines et que, bien entendu, les sociétés dites “traditionnelles” ne sont pas des vestiges, arrêtés dans le temps, de notre passé.

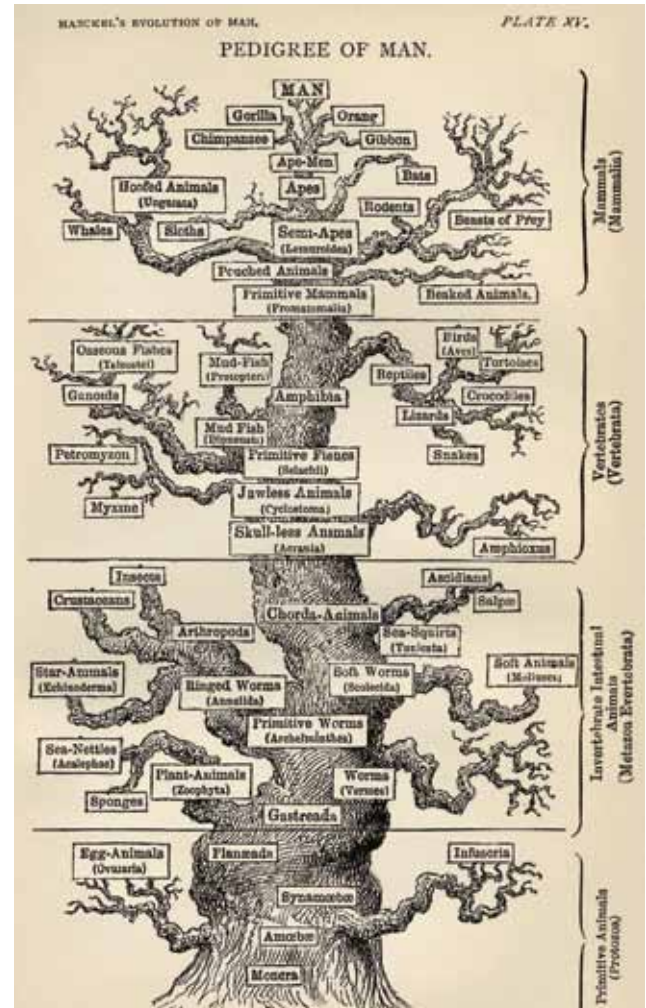
Tout évolue !

Les entités biologiques et sociales évoluent perpétuellement (voir l'encadré “Des sociétés comme entités en évolution”), le nier est une forme de fixisme au regard de l'évolution biologique

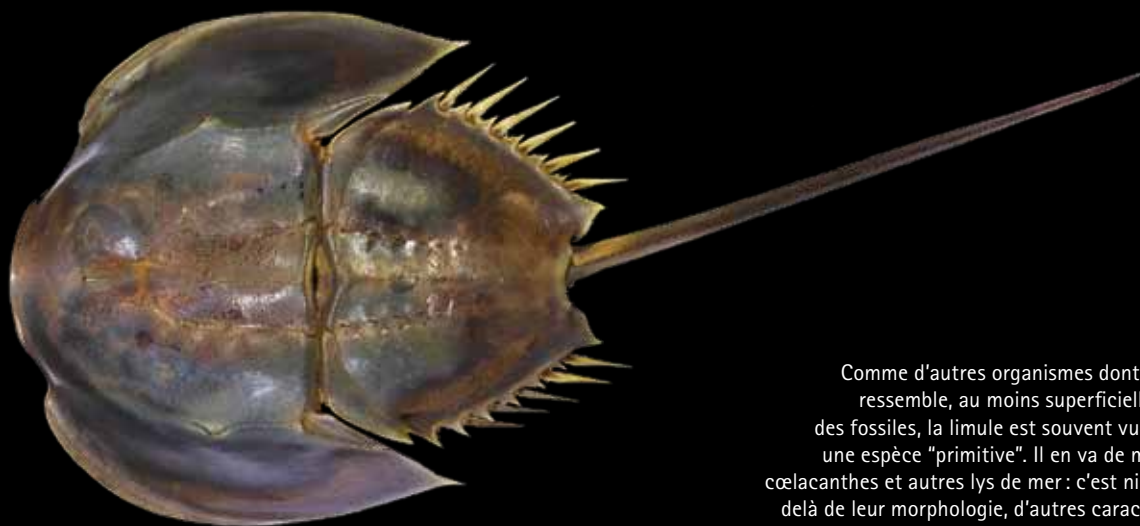
et culturelle. Chaque entité hérite d'aspects ancestraux qu'elle mélange à d'autres, modifiés quant à eux.

Au niveau purement biologique, trois mécanismes sont incessamment actifs : mutation, sélection et dérive. La mutation crée de nouvelles variations : beaucoup, peu adaptées voire délétères, disparaissent, mais d'autres, plus adaptatives, sont sélectionnées. On objectera que si l'environnement ne change pas, des mutations ne peuvent apporter d'adaptation qui n'ait déjà vu le jour... mais, justement, le milieu change toujours. D'une part, certaines espèces changent de milieu dans un environnement lui-même globalement stable (nos ancêtres aquatiques s'installèrent ainsi sur la terre ferme). D'autre part, même lorsque les paramètres physico-chimiques restent invariants, des interactions biologiques exigent une évolution pour s'adapter à celle des partenaires... ce qui

L'“arbre de la vie” montrant l'évolution des organismes les plus simples aux plus complexes dans *L'évolution de l'homme* de Ernst Haeckel (1879). Des groupes actuels, comme les amibes à la base de l'arbre, se retrouvent en position d'ancêtres.



conduit à l'extinction de ceux qui ne s'adaptent pas. Ainsi, dans l'évolution humaine, les peuples qui élèvent du bétail sont adaptés aux maladies transmises par celui-ci : on réalise les adaptations cumulées par ceux-ci lorsqu'on observe le contact entre Européens et Amérindiens, au XVI^e siècle. À l'inverse des seconds, les Européens avaient domestiqué mouton, cochons, volailles, vaches et chevaux, et s'étaient adaptés à la tuberculose, la grippe et la rougeole, issues du lien étroit avec ces animaux. La mort de 50 à 100 millions d'Amérindiens confrontés à ces maladies européennes révèle un tri sélectif qui avait eu progressivement lieu en Europe, mais fut brutal en Amérique. Les Amérindiens avaient contracté la syphilis des lamas, l'une de leurs rares domestications animales, qui fit quelques dégâts après son introduction en Europe. Personne n'était “primitif” : chacun avait évolué au gré de



Comme d'autres organismes dont la forme ressemble, au moins superficiellement, à des fossiles, la limule est souvent vue comme une espèce "primitive". Il en va de même des coelacanthes et autres lys de mer : c'est nier qu'au-delà de leur morphologie, d'autres caractères ont pu évoluer pendant les millions d'années écoulées... (cliché D. Descouens/Wikimedia commons).

ces interactions biologiques qui condamnent les entités biologiques à une incessante évolution.

Indépendamment de l'adaptation, des facteurs démographiques modifient aussi les groupes biologiques par le phénomène de dérive. Lorsqu'une population subit une chute démographique, suite à l'apparition d'une maladie ou à un accident environnemental, ou encore à une migration créant un nouveau groupe, les survivants portent des caractères échantillonnés au hasard dans la population initiale, qui ne sont pas tous adaptatifs. Les Finlandais souffrent aujourd'hui de nombreuses maladies génétiques (par ailleurs rares en Europe) transmises par la poignée de fondateurs initialement arrivés en Finlande. Sur de plus longs temps, dérive et adaptation se cumulent pour faire évoluer les populations, et, finalement, l'espèce.

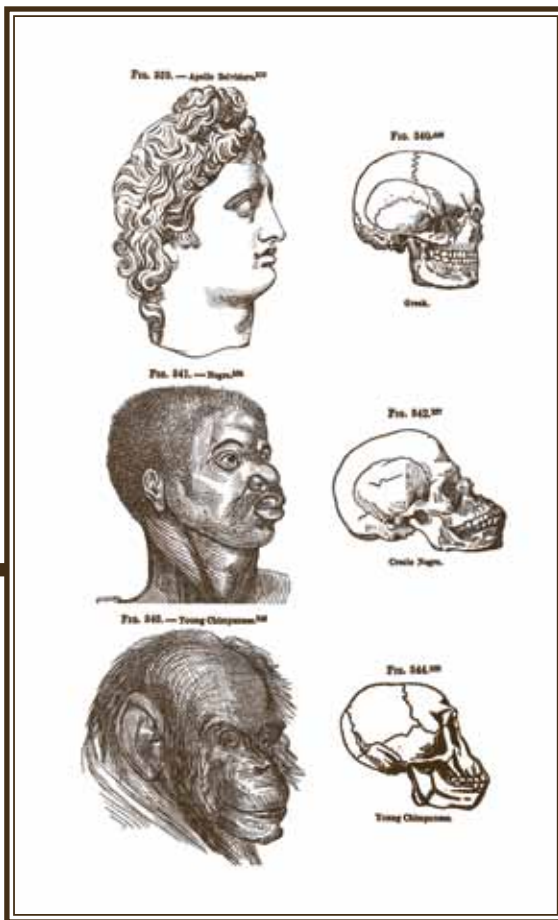
Les sociétés, quant à elles, évoluent en fonction de deux mécanismes qui sont l'innovation et l'interaction, tant avec le milieu physique qu'avec les groupes voisins. Ces interactions contribuent à la régulation des innovations, en conditionnant leur adoption ou leur rejet. L'innovation culturelle prend le chemin de l'invention ou de la diffusion, car la plupart des sociétés ont des relations durables d'échanges avec leurs voisines, même par exemple entre des îles du Pacifique au travers des expéditions maritimes. Quelles que soient leurs vitesses relatives, l'évolution culturelle ne supprime pas l'évolution biologique dans les sociétés humaines ; bien au contraire, ces deux évolutions dialoguent, et la culture exerce elle-même une forme de sélection sur l'homme. Par exemple, l'élevage des bovins dans certaines sociétés a sélectionné la capacité génétique de l'homme à digérer le lactose à l'âge adulte, là où le lait a commencé d'être consommé ; l'agriculture céréalière a sélectionné des duplications des gènes d'amylase, rendant les individus de beaucoup de sociétés agricoles plus aptes à digérer l'amidon. Les sociétés sont donc soumises aux effets de la sélection biologique, et produisent des forces sélectives

liées à la culture. L'évolution des sociétés est bien réelle, et l'évolution humaine qui en résulte peut être caractérisée de "bio-culturelle".

Mais rien n'est irréversible...

La croyance en l'existence actuelle de formes primitives entretient des relations suspectes avec la notion de progrès ou de complexification en évolution, lointains avatars de "l'échelle des êtres" mentionnée en introduction. Souvent, un caractère simple est implicitement considéré comme primitif : or l'évolution est aussi faite de réversions, c'est-à-dire de retour vers les états ancestraux. Des espèces actuelles qui présentent des traits simples dérivent d'ancêtres plus complexes, et se sont adaptées par une perte de complexité. L'unicellularité des levures est une perte secondaire de l'état pluricellulaire et filamenteux, général chez les champignons, qui leur permet de se multiplier efficacement dans des milieux plus ou moins liquides, à la façon de bactéries ! L'unicellularité peut donc être "primitive", certes, mais aussi secondaire.

En ethnologie, on s'est aussi demandé s'il était possible qu'une innovation vienne nécessairement après une autre, et interdise tout retour en arrière. Il semble que le monde des techniques illustre la première partie de cette proposition, mais pas la seconde en ce sens que rien n'est vraiment irréversible dans le domaine des comportements techniques. Néanmoins, la reconstitution des techniques lithiques de la préhistoire montre une évolution très nette qui va de l'usage comme outil de la partie principale d'un silex taillé (les éclats de taille sont alors des déchets) à l'utilisation des éclats comme outils fins et précis (la partie principale du silex étant alors le déchet). L'anthropologue et préhistorien du xx^e siècle, André Leroi-Gourhan, a proposé une théorie intéressante pour rendre compte de l'évolution des techniques : nombre d'innovations techniques consisteraient en



L'échelle des races humaines selon Nott et Gliddon dans *Types of Mankind* (1854).

une extériorisation des fonctions corporelles, ainsi l'outil en pierre écrase les aliments mieux qu'une molaire, le javelot prolonge le bras et jusqu'au livre, à l'ordinateur même, qui prolonge la mémoire, voire le raisonnement. Cependant, des transitions techniques majeures comme le passage à l'agriculture connaissent parfois des retours en arrière : les Mlabris, une tribu de chasseurs-cueilleurs de Thaïlande, ont abandonné l'agriculture il y a quelques siècles, retournant à une stratégie qui fut la première de l'humanité. Notre propre histoire, après la disparition de l'Empire romain, a été marquée par une perte (certes rendue transitoire par la Renaissance, mais d'une durée millénaire) de nombreux acquis culturels, tant en matière d'art que d'ingénierie. De telles réversions restent rares et peu documentées ; elles concernent en tout cas le domaine des techniques, et plus rarement celui des institutions.

Pour ce qui est de la parenté, par exemple, il n'est pas du tout avéré que la monogamie soit un état postérieur à la

polygamie ; il suffit de constater que, dans le monde moderne du XXI^e siècle, nous sommes en réalité dans un régime de polygamie successive et non plus de stricte monogamie : plus de la moitié des mariages se soldent par un divorce, souvent suivi de remariage(s). S'agissant de la filiation, c'est-à-dire du processus par lequel sont transmis les droits et les devoirs aussi bien que l'appartenance à des groupes de parenté, il est très possible que la filiation matrilinéaire ait précédé la filiation patrilinéaire : il existe, en effet, des arguments en ce sens, mais pas d'observation directe d'un tel changement ; quant à la filiation dite "indifférenciée" (ni patri- ni matrilinéaire), qui ne privilégie donc aucune lignée, elle n'est nullement le privilège du monde développé, comme on l'a cru autrefois : les Eskimos ont la même. La question de l'évolution des formes de pouvoir (le troisième élément du triptyque lié dans la vision de L. Morgan) est encore plus complexe car elle peut prendre des voies très différentes qui relèvent soit de

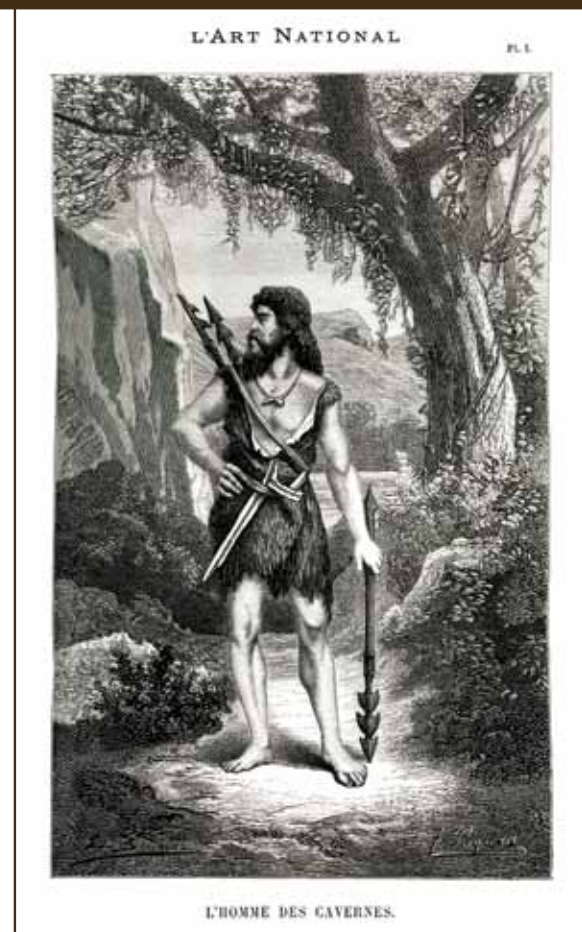


Planche issue de *l'Art national* d'Henri du Cleuziou (1882).



Des sociétés comme entités en évolution

l'histoire (conquêtes, formes, etc.) soit de processus endogènes, lesquels tiennent, par exemple, à l'émergence de branches dominantes au sein d'un lignage et à la perpétuation de cette domination, et des réversions existent...

D'une manière générale, lorsqu'il s'agit des êtres humains et de leurs sociétés, les mécanismes de transmission entre générations, qui sont évidemment le ferment de l'évolution, comportent deux objets distincts : la reproduction sexuée proprement dite, comme pour nombre d'animaux, mais aussi la perpétuation d'un statut social par voie de succession et d'héritage. Ce sont les complémentarités entre ces deux aspects qui caractérisent les sociétés humaines et rendent leur évolution si variée et si difficile à formaliser.

Les formes primitives : un passé disparu sans retour

Aucune entité biologique ou sociale ne porte exclusivement des caractères ancestraux ; il faut toujours chercher ce par quoi elle s'est modifiée. Il n'en reste pas moins que certains traits d'espèces actuelles sont apparus plus anciennement que leur homologue dans d'autres espèces : la nageoire des poissons est apparue avant les membres (patte ou aile) des vertébrés terrestres, qui dérivent évolutivement de nageoires. Dans les sociétés, la pierre taillée est apparue avant la pierre polie. En ce sens, on peut à la rigueur qualifier de primitif ou d'ancestral un trait élémentaire (les biologistes préférèrent dire "plésiomorphe", ce qui est moins connoté). Néanmoins, il serait faux de qualifier de primitive l'espèce ou la société qui porte ce trait : elle en porte d'autres qui ont été modifiés (*voir l'encadré ci-dessous*). Ainsi, chez le chimpanzé, la marche sur les phalanges (ou *knuckle-walking*), une marche quadrupède

Entre l'évolution des espèces et celle des sociétés humaines existe une différence d'échelle chronologique considérable. Tandis que l'évolution des espèces relève d'un temps long et de ce qu'on appelle la macroévolution, l'évolution des cultures humaines opère sur des temps plus réduits, de l'ordre de ceux où évoluent les populations d'organismes (microévolution). Or, en sciences de l'évolution il y a parfois débat sur l'identité des mécanismes micro et macroévolutifs : les seconds résultent-ils de la somme des premiers au cours du temps ou bien sont-ils structurés par des événements rares ou des mécanismes émergeant sur le temps long qui impriment une marque unique ? Nous éludons ici cette discussion, en remarquant que bien qu'aucune réponse ne fasse consensus, on conçoit souvent tacitement la macroévolution comme une accumulation de microévolutions.

Notre propos est d'analyser avec les mêmes concepts espèces et sociétés comme des entités biologiques en évolution... Pour les propriétés qui en résultent et qui font l'objet de cet article, la macroévolution ne diffère guère de la microévolution : au cours du temps, la permanence de l'évolution dilue toujours des traits ancestraux, qui persistent, parmi des traits nouveaux qui apparaissent.

La question de savoir si l'on doit considérer ou non que les sociétés humaines ont été et sont encore le lieu d'une évolution peut sembler oiseuse au biologiste ; elle est encore actuelle pour nombre

Photo commentée « *Dans le centre et l'ouest de l'Australie, il y a beaucoup de tribus indigènes qui vivent de la façon la plus primitive [...] on les classe généralement avec les races noires* » (OSU collection et archives).

d'anthropologues. Il y a cent cinquante ans, l'ethnologie est née, accompagnée d'une théorie de l'évolution (celle de Morgan, évoquée dans le texte) qui ne devait rien à Darwin, selon laquelle toutes les sociétés humaines étaient passées par des stades dont les sociétés "autres" constituaient des témoins vivants. Lorsque cette théorie insoutenable a été réfutée, le point de vue a consisté à étudier la logique d'organisation des sociétés sans plus se préoccuper de leur histoire possible (c'est le "fonctionnalisme"). L'effet non voulu de ce point de vue a été d'opposer des sociétés conçues dans leur logique historique (les nôtres) à d'autres qui n'en avaient pas : on a dès lors eu bien du mal à ne pas les nommer "primitives". C'est là une position désastreuse qui consiste à minimiser, voire à nier, toute forme d'évolution des sociétés "autres". L'ethnologie classique s'est alors développée loin de toute analyse d'inspiration darwinienne.

Relire les sociétés humaines comme le lieu de processus évolutifs est un enjeu encore à peine effleuré en anthropologie.

qui utilise les articulations des doigts fléchis des membres antérieurs, est une acquisition secondaire (il est intéressant de voir que nous la considérons souvent, mais à tort, comme un trait primitif, sans doute parce que nous portons une vision “primitive” des chimpanzés); les mousses, parfois considérées comme des végétaux terrestres “primitifs”, possèdent plusieurs innovations (comme leurs petites “feuilles” qui diffèrent des feuilles des plantes, ou la structure complexe des capsules portant leurs spores).

Dans le domaine biologique, il n’y a donc pas de fossile vivant : ce terme, qui désigne des espèces qui ressembleraient à des fossiles, se conçoit lorsque quelques caractères morphologiques n’ont pas varié (on peut les voir comme primitifs), mais c’est une approximation : dans le détail, les feuilles du ginkgo, considéré comme un fossile vivant, diffèrent souvent des feuilles des ginkgos fossiles; le cœlacanthe actuel, parfois présenté comme un fossile vivant de l’ancêtre des vertébrés terrestres, diffère radicalement des formes fossiles quant à la structure interne de ses nageoires. De plus, on ne peut l’extrapoler aux autres traits : les interactions biologiques et la dérive, nous l’avons vu, impliquent une évolution incessante. Un “fossile vivant” actuel ne pourrait donc sans doute pas féconder un de ses ancêtres, même semblable par la forme, s’il venait à le rencontrer !

On peut néanmoins reconstruire l’ancêtre biologique et les caractères primitifs qu’il contenait. Une méthode part des organismes actuels pour reconstituer des arbres phylogénétiques sur lesquels on peut inférer l’évolution des caractères : ainsi, on extrapole que certains traits sont ancestraux, qui ont persisté ici ou là. Surtout, une approche diachronique est possible, pour la morphologie voire le comportement,

grâce à la paléontologie qui permet de regarder le passé directement.

S’agissant des sociétés humaines, il n’y a pas non plus de fossiles vivants. Il faut renoncer au vain espoir de trouver des groupes humains “témoins de notre passé” comme on l’entend dire trop souvent. Reconstituer des états anciens de la vie sociale en analysant des états présents n’est guère possible que dans le domaine des techniques. Lorsqu’on dispose de généalogies de populations, on peut inférer l’évolution de traits culturels : ainsi a-t-on reconstitué comment l’utilisation du lait des bovins est apparue (et a été délaissée) plusieurs fois en Afrique. Pour autant, la méthode comparative – qui vise justement à comparer, non pas des sociétés entières les unes aux autres, mais certains traits des sociétés entre eux, par exemple les formes de transmission des statuts sociaux et des biens entre générations – invite à considérer que trois mécanismes au moins ont joué partout et toujours un rôle essentiel : la solidarité de parenté (qui peut prendre des formes très variées), l’exigence de la réciprocité dans les relations interindividuelles et, paradoxalement, l’émergence des hiérarchies qui malmènent cette réciprocité.

Ainsi émerge une vision convergente de l’évolution des sociétés et des espèces, où aucune lignée n’accumule tous les changements, tandis que d’autres resteraient figées, et où l’évolution ne présente aucune tendance systématique à la complexification. Si un trait donné peut être primitif (parce que des variantes différentes sont apparues après sa propre apparition), il est improbable qu’une entité biologique soit exclusivement constituée de traits primitifs. Il nous faut apprendre à lire, dans toutes les sociétés et toutes les espèces, des chimères de traits ancestraux et d’innovations. Il faut, enfin et surtout, être vigilant à exclure de notre discours les termes qui portent implicitement l’idée que des groupes primitifs existent actuellement. ❁



Le psilote (*Psilotum nudum*). Cette espèce sans feuille portant juste des masses de spores a longtemps été présentée comme un fossile vivant et un ancêtre des plantes terrestres. Outre que ces ancêtres ont depuis longtemps disparu – ou ont donné naissance à des descendants différents – il s’est avéré qu’il s’agit d’une espèce de fougère secondairement simplifiée : sa ressemblance aux formes ancestrales, d’ailleurs superficielle, est secondaire (cliché A. Bizot).

Pour en savoir plus

- > **Lecointre G., Fortin C., Guillot G. & Le Louarn-Bonnet M.-L. 2009** – *Guide critique de l’évolution*, Belin.
- > **Postel-Vinay O., 1997** – Stephen Jay Gould : « Il n’y a pas de sens à l’évolution », *La Recherche*, n° 301, p. 111 (<http://www.larecherche.fr/savoirs/autre/stephen-jay-gould-il-n-y-a-pas-sens-evolution-01-09-1997-89192>).
- > **Selosse M.-A. & Godelle B., 2012** – Darwin, mal enseigné en France ? *Les Dossier de la Recherche*, n° 48, p. 26-28.
- > *Les derniers peuples chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales* : www.mpl.ird.fr/suds-en-ligne/foret/habitants/chasseurs03.